Énoncé

Vous commenterez ce texte issu de la pièce *Les Fausses Confidences* de Marivaux.

ARAMINTE.
Mais dans la situation où vous êtes, quel intérêt aviez-vous d'entrer dans ma maison, et de la préférer à une autre ?

DORANTE.
Je trouve plus de douceur à être chez vous, Madame.

ARAMINTE.
Il y a quelque chose d'incompréhensible en tout ceci ! Voyez-vous souvent la personne que vous aimez ?

DORANTE, (*toujours abattu.*)
Pas souvent à mon gré, Madame ; et je la verrais à tout instant, que je ne croirais pas la voir assez.

ARAMINTE, (*à part.*)
Il a des expressions d'une tendresse ! *(Haut.)* Est-elle fille ? A-t-elle été mariée ?

DORANTE.
Madame, elle est veuve.

ARAMINTE.
Et ne devez-vous pas l'épouser ? Elle vous aime, sans doute ?

DORANTE.
Hélas ! Madame, elle ne sait pas seulement que je l'adore. Excusez l'emportement du terme dont je me sers. Je ne saurais presque parler d'elle qu'avec transport !

ARAMINTE.
Je ne vous interroge que par étonnement. Elle ignore que vous l'aimez, dites-vous, et vous lui sacrifiez votre fortune ? Voilà de l'incroyable. Comment, avec tant d'amour, avez-vous pu vous taire ? On essaie de se faire aimer, ce me semble : cela est naturel et pardonnable.

DORANTE.
Me préserve le ciel d'oser concevoir la plus légère espérance ! Être aimé, moi ! Non, Madame. Son état est bien au-dessus du mien. Mon respect me condamne au silence ; et je mourrai du moins sans avoir eu le malheur de lui déplaire.

ARAMINTE.
Je n'imagine point de femme qui mérite d'inspirer une passion si étonnante : je n'en imagine point. Elle est donc au-dessus de toute comparaison ?

DORANTE.
Dispensez-moi de la louer, Madame : je m'égarerais en la peignant. On ne connaît rien de si beau ni de si aimable qu'elle ! Et jamais elle ne me parle ou ne me regarde, que mon amour n'en augmente.

ARAMINTE, (*baisse les yeux et continue.*)
Mais votre conduite blesse la raison. Que prétendez-vous avec cet amour pour une personne qui ne saura jamais que vous l'aimez ? Cela est bien bizarre. Que prétendez-vous ?

DORANTE.
Le plaisir de la voir quelquefois, et d'être avec elle, est tout ce que je me propose.

ARAMINTE.
Avec elle ! Oubliez-vous que vous êtes ici ?

DORANTE.

Je veux dire avec son portrait, quand je ne la vois point.

ARAMINTE.
Son portrait ! Est-ce que vous l'avez fait faire ?

DORANTE.
Non, Madame ; mais j'ai, par amusement, appris à peindre, et je l'ai peinte moi-même. Je me serais privé de son portrait, si je n'avais pu l'avoir que par le secours d'un autre.

ARAMINTE, (*à part.*)
Il faut le pousser à bout. *(Haut.)* Montrez-moi ce portrait.

DORANTE.
Daignez m'en dispenser, Madame ; quoique mon amour soit sans espérance, je n'en dois pas moins un secret inviolable à l'objet aimé.

ARAMINTE.
Il m'en est tombé un par hasard entre les mains : on l'a trouvé ici. *(Montrant la boîte.)* Voyez si ce ne serait point celui dont il s'agit.

DORANTE.
Cela ne se peut pas.

ARAMINTE, (*ouvrant la boîte.*)
Il est vrai que la chose serait assez extraordinaire : examinez.

DORANTE.
Ah ! Madame, songez que j'aurais perdu mille fois la vie, avant d'avouer ce que le hasard vous découvre. Comment pourrai-je expier ?... (*Il se jette à ses genoux.*)

Marivaux, *Les Fausses Confidences*, Acte II, scène 15

© 2000-2024, rue des écoles